



Lettre 57

De la palette de couleurs du pays Loire Beauce au photographe

Cher photographe,

Je suis la **palette de couleurs** du Pays Loire Beauce.

Je t'écris pour... te remercier. Grâce à toi je me sens vivante, je me sens exister !

Avec l'arrivée tardive de ce printemps, je sors enfin d'une longue période léthargique au cours de laquelle j'étais comme chaque année d'humeur brumeuse, pluvieuse. Mais là, ça y est, je m'étire, me secoue, et retrouve mes couleurs !

Petit à petit, j'allume le blanc des crocus, le jaune des narcisses et le délicat rose des prunus. Je donne de l'énergie au vert des céréales d'hiver et revigore le brun des labours. Je redécouvre des pans de ciel bleu ! Le Pays Loire Beauce s'anime de nouveau de toutes les nuances de sa palette.

Et toi, cher photographe, tu es celui qui le comprend le mieux. L'hiver, quand parfois j'ouvre un œil, il arrive que je te découvre l'appareil photo en main mais la mine triste. Tu cherches quelle vue enfermer dans ton boîtier mais peu d'éléments attrapent ton regard. Tu maudis le gris des pierres et les champs plats, les arbres squelettiques et la lumière sourde...

Mais dès que je me réveille tout à fait, je te retrouve tout sourire. Personne d'autre que toi ne porte autant d'attention à mes efforts colorés ! Quand entrent dans la danse les majestueux cerisiers, les colzas dorés puis les œillettes éclatantes, je te vois parcourir le Pays l'œil émerveillé. Tu as l'art de débusquer les coquelicots et les bleuets que j'ai glissés au bord des champs, la patience d'attendre que le blond des épis se marie avec le ciel. Je t'observe revenir à certains endroits jusqu'à ce que le paysage ait la teinte que tu attends pour ton cliché !

Non pas que je croie que les autres habitants du Pays ne soient pas sensibles à mes à-plats de couleurs et mon exubérance de mélanges, mais toi, ce n'est pas pareil. Je te sens vivre au même rythme que moi. Je sais que tu guettes le ciel, que tu humes l'air, pour deviner à quel moment s'ouvriront roses et iris, pour surprendre les premiers pétales du tournesol. Grâce à ton regard, je suis mise en valeur et ceux qui admirent tes photos me redécouvrent.

A la fois rêveur et poète, tu es mon peintre des temps modernes !

Merci, cher photographe...

La palette de couleurs du Pays Loire Beauce

UNE NUIT AUX ÉTOILES

Chère palette de couleurs du Pays Loire Beauce,

Merci pour ta lettre. Elle m'est arrivée il y a quelques jours déjà. Je ne l'ai pas lue tout de suite. C'est Samia, ma compagne, qui est allée relever le courrier. Elle m'a tendu l'enveloppe :

- Une lettre pour toi.
- De qui ? ai-je demandé.
- Je ne sais pas, il n'y a pas d'expéditeur... d'expéditrice : c'est une écriture féminine...
- Pose-la sur l'imprimante.

Samia aurait préféré que j'ouvre la lettre devant elle.

- Écoute, lui ai-je lancé, je voudrais finir mon travail.

Ce n'était pas des plus aimable et elle a vivement réagi :

- Depuis deux jours, m'a-t-elle reproché, tu n'es pas à prendre avec des pincettes.

- Excuse-moi, ai-je répondu en évitant de la regarder, je termine en urgence le texte de présentation de mon expo.

- Bon, je te laisse travailler.

J'ai attendu qu'elle quitte la pièce et j'ai poussé un profond soupir.

Par la fenêtre ouverte me parvenaient des sons de la rue, la cloche du tram, le carillon de la mairie... Il me restait deux bonnes heures encore avant mon rendez-vous. Je n'aurais pas la patience d'attendre chez moi. J'ai décidé de me rendre en avance à l'hôpital.

Au moment de partir, j'ai pensé à cette lettre que je venais de recevoir dont j'ignorais la provenance et que j'étais dans l'incapacité de lire. Imaginant Samia dévorée de curiosité, j'ai balayé le dessus de l'imprimante pour saisir l'enveloppe et l'ai mise dans la poche intérieure de mon veston. Ainsi j'éviterais à ma compagne un supplice de tantale...

Je lui ai dit que je sortais un moment.

- Et c'est indiscret de te demander où tu vas ?

- Ne t'en fais pas, ai-je tâché de la rassurer.

- Il y a une autre femme, n'est-ce pas ?

Mon problème avait commencé deux nuits plus tôt. J'avais voulu profiter de la relative fraîcheur et de la nouvelle lune. Samia, que la contemplation du ciel nocturne n'a jamais passionnée, ne m'avait pas suivi.

J'avais pris la voiture, quitté la ville et roulé jusqu'à un chemin de terre menant à une sorte de tertre que je connais bien pour l'avoir souvent photographié. À des centaines de mètres de la plus proche habitation, je me suis allongé sur le dos, à même une parcelle de blé nouvellement moissonnée, après avoir aplati un carré d'éteules pour y

étendre une couverture. Dans cette position, à l'abri de toute pollution lumineuse, j'ai longuement observé le ciel.

L'air était si sec que l'atmosphère terrestre semblait s'être dissoute. Les astres rayonnaient d'une beauté glacée, sur le velours noir de l'espace, comme autant de diamants à la vitrine d'un joaillier.

Ah, chère palette, pardon pour ce lyrisme de pacotille ! Avec de telles métaphores, on sombre vite dans le cliché (le comble pour un photographe !)

J'espère surtout que tu ne trouveras pas trop désobligeante ma réponse à ta lettre : à toi qui m'offres de majestueux cerisiers, des colzas dorés, des œillettes éclatantes, des coquelicots, des bleuets... je viens représenter le noir de la nuit, le silence minéral et la froide beauté du cosmos !

Je n'ai jamais souhaité photographier le ciel de nuit. Comme tu as eu la gentillesse de me l'écrire, je suis un photographe de la couleur. Ce n'est pas en artiste que je tourne mes yeux vers les étoiles, c'est en enfant émerveillé vivant l'instant présent sans éprouver le besoin d'en saisir la trace.

J'admirais donc le ciel, quand... il a soudain disparu de mon champ de vision ! C'était comme si le doigt de Dieu ou celui du Hasard avait appuyé sur l'interrupteur général et coupé d'un coup les lumières !

J'ai d'abord cru à une présence indéfinissable qui, près de mon visage, m'obstruait la vue. J'ai roulé sur le côté pour me dégager et me suis remis debout d'un seul bond, le souffle court.

Brusquement, levant les yeux sur un ciel tout noir, j'ai compris : aveugle, j'étais devenu aveugle !

Qui mieux que toi, chère palette, peux imaginer quelle a été mon épouvante, mon effroi... Le cœur me battait à en éclater. Le simple fait de m'être relevé ainsi m'avait désorienté, et j'étais incapable de savoir où se trouvait ma voiture.

J'ai pensé que le mieux serait de finir la nuit sur la couverture. Au matin, j'y verrais plus clair. « Mais non, pauvre con, me suis-je reproché à haute voix. Tu es aveugle, putain ! Tu n'as pas encore réalisé ? Tu n'y

vois plus ! » J'ai hurlé ma détresse dans le silence de la nuit. Jamais je ne m'étais senti aussi misérable.

Pour m'exhorter au calme, je me suis étendu. Retrouver, déjà, une respiration normale, un pouls régulier... Avec un semblant d'espoir, j'ai fermé les yeux un long moment, osant de moins en moins les rouvrir.

Je ne crois pas m'être endormi, ou alors dans un processus inconscient d'autosuggestion. Quoi qu'il en soit, si je ne me rappelle pas avoir rouvert les yeux, je me souviens que les lumières sont assez vite revenues.

Hélas, plus les mêmes ! Elles avaient perdu en intensité, en éclat, et le ciel était devenu flou.

J'ai pu localiser la masse sombre de ma voiture. J'ai replié en toute hâte la couverture et me suis réfugié dans l'habitacle. C'est exactement ce que j'ai ressenti : mon véhicule m'était un refuge, il m'isolait de cette nuit magnifique devenue haïssable. J'ai puisé la clé dans ma poche, mis le contact. Le tableau de bord s'est éclairé. Pas tout à fait celui que je connaissais. Moins intense, illisible, trouble... J'ai allumé les phares. Leurs faisceaux m'ont paru livides. « Au moins, ai-je tenté de me rassurer, tu vois quelque chose. Ne traîne plus, maintenant, rentre chez toi ! »

J'ai roulé prudemment, craignant à tout moment le coup de l'interrupteur. Par réflexe, j'ai plusieurs fois actionné les essuie-glaces, inutilement : le trouble était dans ma vision, pas sur le pare-brise. Je me suis posé la question de me rendre aux Urgences, et peut-être aurais-je mieux fait. Mais c'est toujours pareil : cette politesse des milieux modestes, ancrée dans l'enfance, qui veut que rien ne nous soit dû, qu'on n'aille surtout pas déranger ou paraître abuser... Je me suis dit qu'au matin, après quelques heures de sommeil, ça irait mieux.

Samia dormait. Elle non plus, je ne l'ai pas dérangée.

Elle travaillait le lendemain et j'ai passé seul une grande partie de la journée. Constamment préoccupé par ma vue déficiente, que je craignais de perdre totalement, je me suis décidé à appeler le service d'ophtalmologie de l'hôpital. La chance d'un désistement m'a permis

d'obtenir un rendez-vous pour le surlendemain. J'ai passé de longues heures dans mon labo à écouter la radio ou dans mon bureau à faire semblant de travailler au texte de présentation de l'expo, pour donner le change à ma compagne.

Je ne lui avais pas soufflé mot de mon problème, j'attendais d'avoir l'avis du spécialiste, et Samia a commencé à imaginer que je ne l'aimais plus et qu'il y avait une autre femme dans ma vie...

Et nous revoilà au matin du rendez-vous, quand j'ai rangé ta lettre dans la poche de mon veston, avant de sortir.

L'air du dehors m'a étourdi. La rumeur de la ville était comme exhalée par la tiédeur du macadam, des trottoirs et des bâtiments. J'ai pris place avec précaution dans le flot des passants. J'avançais prudemment, dans un brouillard insolite : chaud et sec. Je me rappelle avoir pensé que j'avais perdu mes couleurs, comme on le dit d'un vêtement trop passé en machine, et que je ne prendrais plus la moindre photo. À quoi bon ?...

Parvenir à la station m'a été un soulagement. Un tram était à quai, dans lequel je me suis engouffré. J'ai apprécié l'air conditionné. Est-ce à cause de mon regard perdu ?... une jeune femme, je crois, m'a laissé son siège.

Tout au long du trajet, j'ai tenté de fermer les yeux, mais mon angoisse, alors, ne faisait qu'augmenter. Pour me changer les idées, j'ai pensé à l'exposition. Le théâtre du Puits-Manu m'avait avisé que les cadres étaient bien arrivés. Je devais effectuer la mise sous verre avant la fin de la semaine. Et il me restait encore le texte de présentation à rédiger, sur lequel je n'avais pas pu travailler... Tout dépendrait de ce qu'allait dire le spécialiste des yeux. Il serait toujours temps d'annuler l'expo.

Bientôt, le ronronnement du tram, la régularité des arrêts et la facilité de n'avoir qu'à me laisser porter ont calmé mon agitation, me procurant une sensation presque de bien-être. J'avais subi des épreuves dans ma vie et de celle-ci je sortirais, d'une manière ou d'une

autre. De toute façon, je ne pouvais qu'accepter le sort qui m'attendait. Accepter ne signifie pas tant se résigner que s'adapter. Ne pas opposer de réaction frontale, entrer dans la tourmente comme on accompagne en aikido (discipline que j'avais un temps pratiquée) le mouvement de son adversaire pour mieux le neutraliser.

Ces considérations pseudo-philosophiques ont agi comme un calmant et m'ont ragaillardé. Quand le tram s'est arrêté à la station Hôpital, je me suis levé de mon siège avec une énergie nouvelle.

- Vos yeux sont en parfait état, a conclu le spécialiste après m'avoir examiné. Je ne mets pas en doute votre trouble (au sens littéral), mais je ne puis l'attribuer aux organes de la vision. Je vais vous prescrire des bilans complémentaires. Un scanner cérébral pourra établir s'il ne s'agirait pas d'une petite lésion, due à un micro AVC. Dites-moi, vous faites quoi, dans la vie ?

- Je prépare une exposition. Je suis photographe.

- Peut-être un coup de stress, alors.

- Vous pensez à une cause psychosomatique ?

- Pourquoi pas ? Rien ne ressemble plus à un œil qu'un appareil photographique ! Mais écartons d'abord les causes physiologiques : passez les examens que je vous ai prescrits et, si j'ose dire, nous verrons...

C'est en remettant le carnet de chèques dans la poche intérieure de mon veston que j'ai senti ta lettre dont j'ignorais tout.

Crois-tu aux grands ou aux petits miracles ? Moi pas trop, et c'est pourtant à l'instant précis où j'ai effleuré l'enveloppe que le voile s'est levé d'un coup. Le doigt de Dieu ou celui du Hasard m'a redonné la lumière aussi soudainement qu'il me l'avait enlevée ! Plissant les yeux, j'ai souri à la vie.

Dans le tram, un moment plus tard, réaccoutumé à l'éclat du jour, j'ai pris connaissance de ta lettre des couleurs avec la stupéfaction et l'émotion que tu peux deviner. Elle tombait bien.

Chère palette, ou plutôt : chère et anonyme correspondante (je ne crois pas qu'un objet ait jamais adressé quelque lettre que ce soit...), j'aurais pu simplement te répondre en faisant miens tes propres mots : « Je t'écris pour te remercier. Grâce à toi je me sens vivant, je me sens exister ! »...

Sans doute ne l'as-tu pas calculé, mais tu m'as sauvé la vue.

Tu n'as pas laissé d'adresse où te joindre, alors tu me permettras de profiter de la situation : tes mots si vibrants, si colorés (et si favorables à mon travail !), je vais les reprendre intégralement pour en constituer le texte de présentation de mon exposition où j'espère te rencontrer prochainement, n'en déplaise à Samia ma jalouse !

Le photographe qui avait perdu ses couleurs